

AN OVERVIEW OF HISTORICAL RESEARCH IN CANADA UN PANORAMA DE LA RECHERCHE HISTORIQUE AU CANADA

We are introducing a new column outlining research projects conducted by historians in Canada. The objectives are simple: expose, informally, the nature of historical research undertaken by researchers in the academic, museum, archival and local historical societies.

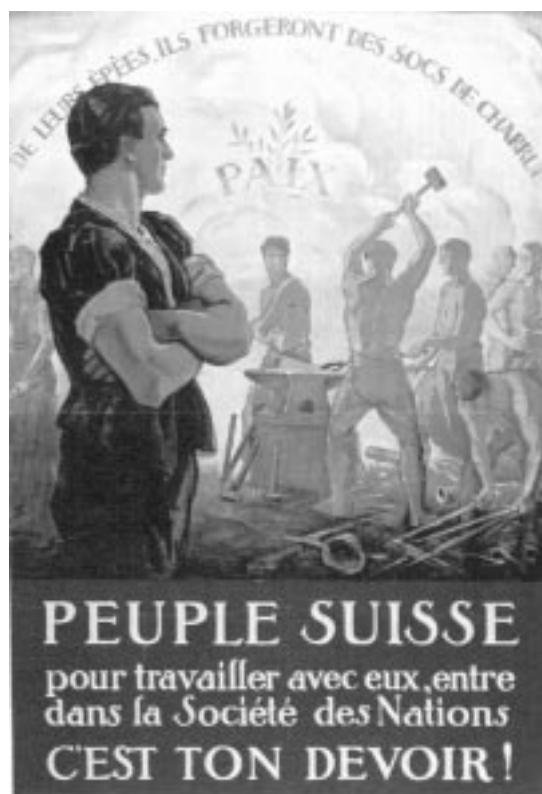
We hope that this text, by Carl Bouchard, associate professor at l'Université de Montréal and international relations specialist, is the first in what will be a long series!

Nous inaugurons dans ce numéro du *Bulletin* une nouvelle rubrique présentant les projets de recherche menés par des historiens au Canada. Les objectifs sont simples : exposer, de manière informelle, la nature du travail de recherche historique entrepris par les chercheurs œuvrant dans les milieux académiques, muséaux, archivistiques et au sein des sociétés locales d'histoire.

Carl Bouchard, professeur agrégé au département d'histoire de l'Université de Montréal et spécialiste de l'histoire des relations internationales, nous propose le premier texte de ce que nous espérons être une longue série!

Les relations internationales du point de vue des « gens ordinaires ». Une quête d'historien.

par *Carl Bouchard*, Professeur agrégé,
Département d'histoire, Université de Montréal



Campagne d'affichage en Suisse pour l'admission du pays au sein de la Société des Nations en 1920 / Swiss advertisement for admission in the League of Nations in 1920

En 2002, étudiant au doctorat, je pris le chemin de Genève pour une recherche sur l'idée de la paix durable au cours de la Grande Guerre. Comment avait-on pensé la paix durable alors que la guerre sévissait constituait mon sujet de thèse, et il y avait dans la ville suisse, aux archives de la Société des Nations (SDN), des documents qui me permettaient de remonter aux sources conceptuelles de l'organisation internationale. Au-delà de la prise de décision politique, mon intérêt portait également sur la façon dont les « gens ordinaires » – ceux qu'on appelait à l'époque les « particuliers sans mandat » – envisageaient l'établissement de la paix. Des hommes et des femmes avaient sans doute écrit à Genève pour donner leur opinion sur la SDN et sur la paix. Je voulais savoir ce qu'ils avaient à dire. Quelques historiens des relations internationales à qui j'avais évoqué le second volet de ce projet avaient étouffé un rire. Quel pouvait bien être l'intérêt d'étudier ce que pensaient les gens ordinaires des relations internationales puisque cela n'avait eu aucun effet sur elles? Dans un champ où tout est traditionnellement examiné par la loupe de la causalité, cela menait, apparemment, à une impasse. Par ailleurs, je ne trouverais, me disait-on, que des propos au mieux naïfs, au pire complètement loufoques, écrits par des monomaniaques ou des illuminés, que personne n'avait pris au sérieux. Il y avait là de quoi décourager le plus motivé des doctorants.

Mon arrivée aux archives de la SDN a eu l'effet contraire. En déposant sur ma table de travail la toute première boîte d'archives, dans laquelle reposait un échantillon de la « correspondance non officielle » – qu'on résume en anglais sous l'appellation peu flatteuse de *miscellaneous correspondence* –, la responsable de salle m'a dit d'un ton mêlant surprise et envie : « personne n'a jamais consulté ces cartons depuis leur création... » J'en tirai deux constats : le premier était que les historiens des relations internationales n'avaient en effet jamais ressenti l'intérêt

ni le besoin d'étudier la correspondance venue « d'en bas » pour mieux comprendre et expliquer la naissance de la SDN; le second était, donc, qu'il fallait à tout prix explorer cette piste que l'on avait boudée trop longtemps.

Au gré de la rédaction, ces sources n'ont finalement constitué qu'un élément périphérique de ma thèse et j'ai souhaité, quelques années plus tard, m'y consacrer réellement. En 2009 puis en 2010, j'ai de nouveau emprunté les couloirs du Palais des Nations avec comme objectif, cette fois-ci, d'étudier précisément ce qu'avait à dire les citoyens et citoyennes de la SDN, de la paix, des relations internationales.

Certes, il y a dans cette masse d'innombrables lettres visiblement écrites par des gens peu en contact avec la réalité, surtout peu au fait de la réalité des relations internationales. Un ouvrage sur la SDN publié dans les années 1920 rapporte que son premier archiviste, Monsieur Leak, prit l'habitude de déposer dans ce qu'il appelait son « musée des horreurs » les pièces les plus amusantes. J'en ai eu un jour la confirmation, trouvant, en marge d'une missive au contenu particulièrement farfelu, ce commentaire d'un employé du secrétariat : « I think this letter might go in the collection I believe Mr Leak keeps of funny letters »... On s'est donc moqué à l'époque, comme on l'a fait ensuite, de ces propositions pour établir la paix durable par le biais d'une quelconque religion universelle, de l'uniformisation des vêtements ou d'un hymne aux nations du monde. Mais celles-ci ne forment pas toute la correspondance, loin s'en faut. On y trouve un nombre tout aussi impressionnant de propos sensés, souvent remplis d'émotion, voire touchants, de citoyens ordinaires qui ont connu et souffert pendant la guerre et qui placent leurs espoirs de paix les plus élevés dans la nouvelle organisation internationale. De tels témoignages ouvrent une fenêtre insoupçonnée vers les représentations de la paix après la Grande Guerre. En outre, au-delà des propos eux-mêmes s'exprime dans cette correspondance l'émergence d'une nouvelle norme. Après 14-18, les gens ordinaires osent en effet parler de la paix entre les peuples, osent surtout proposer des solutions à la guerre et suggérer des changements à la façon dont les États se conduisent entre eux. Des hommes et femmes trouvent dans la SDN un interlocuteur grâce auquel ils peuvent désormais critiquer leur gouvernement et tenter de voir plus loin que la nation et ses frontières. Pour la première fois, un espace de discussion se crée pour ceux et celles qui souhaitent s'exprimer sur l'avenir du monde. Que certaines lettres soient plus ou moins saugrenues n'est au fond qu'anecdotique, car c'est la signification du geste d'écriture qui importe, et non les lettres prises individuellement.

Cela est d'autant plus signifiant que *toutes* les lettres, des plus laconiques aux plus détaillées, des plus sérieuses aux plus étranges, ont été lues par des fonctionnaires de la SDN. Ce fait en apparence anodin a été pour moi l'une des découvertes plus stimulantes de cette recherche. En vérité, je croyais comme tout le monde que ce courrier était simplement amassé et qu'on ne se contentait à la SDN que d'en accuser poliment réception. Ce n'est pas du tout le cas. Les lettres sont lues, certaines sont annotées en marge, on en fait des résumés, on surligne les

propositions les plus novatrices. Il n'est pas rare par ailleurs que les fonctionnaires les envoient à d'autres services pour consultation. Une lettre peut donc passer entre les mains d'une dizaine de personnes différentes, parfois même remonter jusqu'au Secrétaire général de la SDN lui-même si son contenu est jugé particulièrement pertinent. La pratique de l'accusé de réception formel, la plus courante, n'interdit pas, par ailleurs, l'envoi de réponses longues et détaillées. En d'autres termes, il se met en place dès 1919 un véritable *dialogue* entre les citoyens du monde entier et la SDN, un dialogue nourrit par la conviction que les propositions émanant des gens ordinaires répondent non seulement à un besoin d'expression chez eux mais sont également souhaitées par la SDN, bref qu'elles possèdent leur propre légitimité et leur importance. Rien n'est plus révélateur à cet égard qu'un commentaire de William Rappard, chef de la section des Mandats de la SDN dans les années 1920. Transférant un projet selon ses propres mots un peu « audacieux » d'une pacifiste autrichienne aux sections de l'Information et du Désarmement, Rappard justifie ainsi son geste dans une note : « le problème de la réduction des armements me paraît à la fois si urgent et si difficile qu'aucun projet sérieux de solution ne doit d'emblée être écarté ». Cette humilité des fonctionnaires de la SDN, même chez ceux haut-placés comme Rappard, est particulièrement saisissante car elle nous donne à voir la vertigineuse complexité du problème de la paix après la Grande Guerre. À l'image traditionnelle des « hommes de Genève » qu'Albert Cohen a si féroceusement caricaturé dans ses romans se substitue celle de gens soucieux du rôle de la SDN, qui croient sincèrement aux efforts de paix et qui ne répugnent pas à puiser auprès des citoyens qui leur écrivent des inspirations, des outils pour parvenir à mettre un terme au fléau de la guerre. La paix internationale n'apparaît plus dès lors comme le pré carré de la diplomatie, *hors du monde*, mais comme un défi lancé à la planète entière, libérant la parole : chacun et chacune *peut* s'exprimer sur la paix, et *doit* dans une certaine mesure prendre parole car le problème de la guerre affecte l'humanité entière.

On me dira que tout cela n'a pas permis d'éviter une nouvelle conflagration quelque vingt ans plus tard. Mais il serait grandement réducteur de n'évaluer ce phénomène qu'en terme de réussite ou d'échec. La naissance d'une voix citoyenne au sujet de la paix et des relations internationales, dont témoigne la correspondance des « gens ordinaires » à la SDN, doit au contraire être replacée dans le temps long et interprétée au regard d'une démocratisation de la vie politique encore aujourd'hui en développement. L'erreur serait justement de continuer encore et encore à se contraindre à une causalité qui a eu pour effet d'occulter la réalité.